

Moeurs universitaires. - Le commersbuch

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **15 (1877)**

Heft 29

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-184322>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Mœurs universitaires. — Le *Commersbuch*.

Nous extrayons les passages suivants, publiés sous ce titre par le XIX^e Siècle :

« Le *Neues allgemeine Reichs-Commersbuch*, recueil de chants d'étudiants, le plus complet qui ait été encore publié, vient de paraître à Leipzig. Si l'on peut relativement juger un peuple, une classe, une époque d'après les chansons qu'ils produisent, nous pourrions, sans outrer le système, juger de certaines idées, de certains sentiments familiers aux corps d'étudiants allemands tour à tour inspirés ou rendus par leurs refrains favoris.

Commersbuch veut dire : livre pour le *Commers*. Qu'est-ce que le *Commers* ? Tout simplement ce que nos ancêtres appelaient une *beuverie*, joyeuse occupation à laquelle ils se livraient sans entraves, car les Fourtou du bon vieux temps n'avaient point imaginé de fermer les tavernes.

Il y a des *Commers* plus ou moins solennels. Si vous faites partie d'une corporation d'étudiants, une *Wesphatia*, *Teutonia*, *Rhenania* quelconque, non seulement vous portez une casquette ou un béret aux couleurs de la corporation, non seulement vous avez le droit et le devoir de vous faire balafrer le visage dans les duels à la rapière, mais encore vous vous réunissez à jour fixe pour célébrer les *Commers*. Il va sans dire que les prétextes les plus variés sont avidement saisis pour multiplier, autant que faire se peut, ces petites fêtes de famille : examen heureux, examen malheureux, départ d'un condisciple, autant de prétextes à *Commers* joyeux ou consolatifs. Sans compter les centenaires, les cinquantes professorales, et autres anniversaires dont on est jamais à court.

On se rassemble dans une salle ornée aux couleurs de la corporation, unies le plus souvent au drapeau rouge blanc et noir. Au mur, les portraits ou les bustes de l'empereur et du chancelier couronnés de laurier, qui sont censés présider à ces agapes.

Au plafond est suspendue une corne, aussi grande que possible, ornée du chiffre de la corporation, emblème des mesures de capacité auxquelles il se faut habituer en ce lieu.

On pérore ; plus on pérore, plus on boit ; plus on boit, plus on chante. Le tout selon les règles. On se porte des santés suivant certains rites. Il y a tout

un code qui régleme les toasts, aussi bien que les *salamander* et les *bieriung*.

Le *salamander* consiste à faire tourner rapidement une chope pleine jusqu'aux bords sans en renverser une goutte. Un *salamander* général est la plus haute forme d'approbation, la plus grande marque d'honneur qui soit décernée.

Le *bieriung* est un duel à la bière, inoffensif, sinon très ragoûtant. C'est une lutte de vitesse, à qui aura vidé le premier une énorme chope. Chacun des deux adversaires, après avoir sablé le contenu, doit s'écrier : *Bieriung* ! Il est rare que dans sa précipitation, l'un des deux, sinon tous les deux, ne rejette pas sur ses voisins la bière qu'il n'a pas tout à fait avalée ; ce qui fait rire. Les chants sont les intermèdes, de beaucoup plus intéressants que le reste, ils sont innombrables.

Le *Commersbuch* complet ne compte pas moins de 660 pages en petit-texte. Tous les auteurs, toutes les inspirations s'y mêlent : Le Cheval de Luther, la Légende du roi de Thule figurent à côté de l'ode d'Horace, *Justum et tenacem propositi virum* illustrée d'une musique à porter le diable en terre. Un peu plus loin, une chanson en grec, rimée, fait la recommandation tout épicurienne de s'amuser quand on est jeune, vu que le temps ravit les jeunes années et amène la vieillesse.

Les chants d'étudiants et les chants de table proprement dits, qui forment le tiers du *Commersbuch*, se signalent par la gaieté, sinon par le sentiment poétique. Les grands agréments et les petits désagréments de la vie universitaire en font le sujet. On y conte les émotions causées par l'approche d'un examen ou une condamnation au *carcer*, prison de l'Université pour contravention aux règlements.

Naturellement les odes au vin et à la bière tiennent la plus grande place : on chante Noé parce qu'il a planté la vigne ; le vin du Rhin parce qu'il est le plus noble des vins ; la gigantesque tonne de Heidelberg, parce que jamais vaisseau ne contient autant de vin du Rhin ; le bouffon Perkeo, parce qu'il ne passait pas un jour sans en boire au moins vingt bouteilles. Sur tous ces sujets et d'autres semblables, les musiques les plus différentes de Haydn, Weber, du duc Ernest de Saxe-Cobourg, de Mozart, à qui on a emprunté le délicieux chant de l'oiseleur dans la *Flûte enchantée* ; un air aussi du *Joseph* de Méhul ; enfin..... j'aime mieux vous le

dire tout de suite, vous ne devineriez jamais : la *Marseillaise*; oui, l'air de la *Marseillaise*. Pour prévenir les étonnements, l'éditeur fait entendre, en note, que l'Allemagne ne fait que reprendre son bien, vu que « Rouget de Lisle a simplement copié la musique du Credo n° 4 d'une *Missa solennis* de Holtzmann, maître de chapelle de la cour à Meersburg (1770-1799). »



ICHTHYOLOGIE. — L'Exposition de *** a donné lieu à une découverte intéressante.

Parmi les choses exposées qui attireraient le plus l'attention du public, il faut mentionner un *aquarium* fort bien garni. On est sans doute aujourd'hui un peu blasé sur ces caisses vitrées où grouillent pêle-mêle toute sorte de poissons exotiques. Mais ce qui intéressait dans le cas dont nous parlons, c'est qu'il s'agissait au contraire uniquement de poissons du pays, de ceux qui peuplent nos lacs et nos rivières et dont quelques espèces sont rares ou tout au moins peu connues.

Le grand public y trouvait d'ailleurs avec plaisir nombre de vieilles connaissances : des brochets à l'air criminel, d'innocentes carpes, des truites grassouillettes et appétissantes, des ombres, un fort joli saumon, des lottes dodues, de braves perches bossues à l'œil si finement intelligent, sans parler d'une multitude de petits poissons d'espèces diverses.

Les savants qui ont organisé cet intéressant *meeting* étaient unanimement d'avis que, dans l'état de captivité et pourvues d'ailleurs d'une nourriture saine et abondante, ces espèces, dont plusieurs sont féroces, ne s'entredévoraient pas. Pourtant au bout de quelque temps, il fallut se rendre à l'évidence : les gros poissons prospéraient, mais les petits disparaissaient rapidement, au point qu'on avait peine à les remplacer au fur et à mesure de leur engoulement.

Plusieurs naturalistes avaient cherché à se rendre compte de ce phénomène et à découvrir quelle était, parmi les différents carnivores de l'aquarium, l'espèce forcenée qui dépeuplait ainsi la vitrine. Les brochets d'abord, les truites ensuite, étaient particulièrement soupçonnés. Mais soit qu'une surveillance trop ostensible effarouchât les poissons, soit par toute autre cause, il n'avait pas été possible à ces Messieurs d'arriver à prendre les coupables sur le fait.

Enfin, un amateur doué de ce génie d'investigation sagace, patient, précautionneur, qui a permis à tels de ses devanciers d'étudier et de réussir à connaître à fond les mœurs des abeilles et même celles des fourmis, cet amateur, dis-je, fut plus heureux que ses collègues. A l'aide d'une série d'observations admirables d'adresse, de prudence et de persévérance, il finit par découvrir l'auteur des dégâts.

C'était le gardien de l'aquarium. E. C.



Coumeint on einmourdzè 'na frequentachon.

Dè tot teimps lè valets ont z'áo z'u reluquá lè felhiès, et tant que lo mondo sarà mondo, váo adé allá dinsè. Et porquìè lè reluquon-te ? Lè z'ons pace que le sont galézès; dái z'autro pace que le sont dzeintiès; mà y'èin a on part, et mé qu'on ne crái, que vouáiton d'aboo iô lái a onna grossa courtena et po lo resto on s'èin fot pas mau. Que la gaupa sái on diablo áo bin onna panosse; que le quequeliái, que le cliotsái, áo bin que l'aussè on ge váiron, baque ! Se l'a dè la mounia, l'est bo et bouna et faut tâtsi dè l'appedzená.

Adon quand l'est qu'on èin a guegni iena à catson, sè faut budzi po pas la sè laissi soccliá. Cliáo qu'on tant sái pou dètoupet et dè boutafrou láo vont contá cauquiès gandoisès et petit z'a petit cein mord. Dái z'autro sont plie épouáiráo et quand l'èin ont barrá iena, l'einvouyon láo mère, que fá état d'allá eimprontá on bocon dè lévan à la mère dè la felhie et tot èin djaseint le lái fá :

— Ete voutra Luise qu'à marquá cé manti et cliáo panamans que sont quie su la trabilia ?

— Oi !

— « Eh à Dieu mè reindo que cein est bin fé ! Le mè plié tant, voutra Luise ! Quand vayo passá cliáo felhiès, mè dio adé : Tot parái n'èin a min à la Luise à la Janette. Cein est adé bin revou ; n'a pas l'ai galavarda coumeint tant d'autrès et pi cein ne botsè pas dè travailli. Ma fá cliiaque que l'ará po balla felhie ará dáo bounheu. Et pi noutron François est tot coumeint mè; la tráovè tant dè son goût. Peinsá-vo vái que quand le passé sè catsè derrái la portetta dè la grandze po la vaire, áo bin ye monté su lo cholá po la guegni pe grand teimps pè la borna. L'amérai tant lái dévezá cauquiès iadzo, mà n'ousè pas, lo pourro bouébo, l'est tráo vergognáo et portant l'est tant boun'einfant »... et la tapetta dè cliia barjaqua ne botsè pas que l'aussè quásu demandá la Luise.

Po dái z'autro, l'est lo père que s'èin tserdzè. Ye profité onna né pè lo cabaret dè báire quartet avoué lo père dè la gaillarda et tot èin dévezeint dè çosse et dè cein, lái fá :

— Y'a quie ta píce dè la fin dézo, qu'appond à la minna, quin bio carrá cein farái !

— Porquìè mè dis-tou cein ! ne vu pas veindrè.

— Oh ! lo sé práo, mà tot parái mè peinsávo : lè bouennès sè porriont bin traitè on momeint.

— Et coumeint ?

— Y'é apéçu que noutron gaillá reluqué ta Cathrine, quand bin n'a rein ousá lái derè tant qu'ora, mà mè rontè lo cou se l'èin est pas tot fou. Que peinsé tou dè cein ?

— Oh vouaïque ! n'est pas lo pan que váo manquá ni d'on côté ni dè l'autro; faut vairè !

— Por mè, mè farái rein; ta felhie est 'na crána lurenna et mon valet n'est pas dè mépresi non plie. Dein ti lè cas cein farái on bio pá; mà n'ousè pas allá pè vers tsi vo po dévesá coumeint font lè dzouvenès dzeins, kà n'est rein po dinsè allá allugá et fourrá son naz decé, delé.